

NOTES ET DOCUMENTS

UNE PIÈCE FRANÇAISE SUR JEAN DE HUNYAD ET SUR LA TRAHISON DES VALAQUES

ÉCRITE ET JOUÉE AU XVIII^e SIÈCLE

A la Bibliothèque Nationale le hasard a fait tomber entre nos mains un petit livre qui pourrait intéresser nos lecteurs par le fait qu'il tire son sujet de l'histoire du grand héros hongrois : Jean de Hunyad.

Le volume coté « Réserve Yf 2234-50 » renferme, entre autres, sous le numéro 2248, un petit volume de 16 pages in-4°, intitulé : *Les Larcins de la Fortune en la personne du grand Hunyade, tiré de Chalcondyle, 1.7.* Le frontispice baroque, aux ornements touffus, représente la Fortune assise sur son trône, avec, sous ses pieds, l'épigraphe : *Spoliis ditissima raptis* ; à sa gauche, une figure nue domptant un lion (*Vi raptat et armis*) ; à sa droite, un homme armé dont un autre saisit sournoisement le bouclier, tout en lui parlant d'un air amical (*Dolus an virtus*). Une niche aux colonnes torsées sert de cadre. En bas on lit le nom de l'imprimeur : *A. Boudan excudit cum privilegio regis* ; au-dessous, la dédicace : *Illustriss^o Viro D. D. d'Anfreville in suprema Neustriae Curia Præsidi D. C.*

Sur le verso du feuillet suivant, on trouve le portrait de Jacques POIATIER, seigneur d'Anfreville auquel est adressée la banale épître dédicatoire des pages 1 et 2. L'auteur ne la signe que de ses initiales : J. L. B. Les pages 3-13 renferment le *Discours des Larcins de la Fortune au sujet des aventures d'Hunyade, tiré de Chalcondyl. 1.7, et de Bzouius, en l'an 1448*, court récit en prose. Après une méditation sur la valeur éphémère des biens terrestres et sur l'in-

constance de la fortune, l'auteur en cite un exemple : les événements de la vie de Hunyadi entre 1444-48. Après la mort du roi Uladislav, Hunyadi est élu régent de Hongrie, sort glorieux auquel ce pauvre soldat, qui avait son épée pour tout bien, n'aurait jamais osé prétendre. Mais la fortune fait bientôt volte-face. Dans la bataille de Cosobe (Rigómezó) le régent est trahi par ses alliés roumains et se voit forcé de battre en retraite¹. En vain affronte-t-il les Turcs une seconde fois : ses troupes diminuées sont battues de nouveau. Pour sauver sa vie, il quitte ses propres soldats et s'enfuit escorté d'une suite peu nombreuse. Quelques jours plus tard, de peur d'être reconnu, il abandonne brusquement ses derniers compagnons et continue sa fuite tout seul. Il sait se défendre contre deux brigands qui l'attaquent mais non contre la faim qui le force à mendier un morceau de pain à des paysans serbes. Ceux-ci le dénoncent au prince Georges qui le fait arrêter et enfermer. Par ses lamentations douloureuses, il réussit à exciter la compassion de ses gardiens, en sorte qu'ils se révoltent contre leurs chefs et délivrent le prisonnier. Mais bientôt ils sont cernés, vaincus et massacrés, Hunyadi enfermé une seconde fois. Il devra passer bien du temps en prison avant de pouvoir racheter sa liberté au prince Georges.

Le récit est orné de cinq gravures dont chacune représente un « *furtum* » de la fortune, avec une épigraphe latine en distiques (Trahison des Valaques, Sa séparation de l'armée, Sa séparation de sa suite, Sa déchéance qui le réduit à mendier, Son emprisonnement). Une leçon morale se dégage de ces vicissitudes du sort : elles étaient une « *eschole de vertu* » pour Hunyadi qui y apprend à mépriser les dons de la fortune, à s'armer contre tous ses caprices. Enfin, les pages 14-15 donnent une répartition de rôles détaillée, contenant le nom de nombreux acteurs.

Quant au nom de l'auteur, nous n'en savons que les initiales ; quant à la date de l'ouvrage, le livre ne nous donne aucune indication directe. Certains indices nous autorisent pourtant à la placer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. D'abord, des signes tout extérieurs comme la typographie, les illustrations, et le fait que les 16 autres pièces, reliées dans le même volume, datent — à l'exception d'une seule — de cette époque. Mais on a aussi une donnée plus décisive. La liste des acteurs contient le nom d'un

1. Cf. le numéro d'avril-sept. 1928 de la *Revue des Et. Hongr.* (p. 279), Réponse à M. Jorga par J. Székely. L'auteur de l'article fait allusion à cet épisode de l'histoire roumaine que M. Jorga semble ignorer à dessein. Notre pièce fournit une nouvelle preuve de la notoriété de ce fait en Europe occidentale.

acteur rouennais, un certain Bocquet : or, ce comédien jouait à Rouen en 1784, 1787 et 1790, date à laquelle on lui accorda un premier rôle (Voir Lyonnet, *Dict. des comédiens fr.*, t. I, p. 185). Dans les « *Larcins* » il ne joue encore qu'un rôle peu important. Ainsi, la pièce devait être écrite et représentée avant 1787. Peut-être pourrait-on trouver aussi le *terminus post quem*, si l'on parvenait à identifier le Jacques Poirier de la dédicace ou à apporter quelques précisions sur l'imprimeur Boudan. Toutefois les recherches que nous avons entamées sur ces deux questions ont été sans résultat.

Il est évident que le petit ouvrage dont il s'agit n'est autre qu'un programme de spectacle, tout semblable à ceux qui sont en vente aux théâtres de nos jours et qui contiennent, avec un bref contenu de la pièce, la répartition des rôles. Selon ce programme, il y avait des prologues et des « *entremèdes* » insérés dans notre pièce qui était, par conséquent, une espèce d'opéra, de comédie-ballet ou de tragédie musicale comme toutes les pièces du volume. La liste des acteurs, rouennais pour la plupart, permet de croire que les *Larcins* furent donnés à Rouen ; d'ailleurs, les autres acteurs sont aussi des Normands de Lisieux et de Caudebec, sauf quelques Parisiens. On voudrait être mieux renseigné sur les circonstances de la représentation. Malheureusement les ouvrages concernant l'histoire de l'art théâtral à Rouen, ne s'étendent guère sur le XVIII^e siècle.

Nous n'avons pas retrouvé la pièce elle-même : peut-être n'avait-elle jamais été imprimée. Cependant le résumé que nous en possédons, comparé aux ouvrages historiques auxquels l'auteur, de son propre aveu, avait puisé, prête à quelques reconstructions. Le premier de ces ouvrages est l'histoire turque du byzantin CHALCONDYLE, écrite en grec, désignée en général sous le titre latin abrégé : *De rebus Turcicis* (Cf. Corpus scriptorum Historiæ Byzantinæ, cur. Niebuhr, Bonn ap. Weber ; liber VII). Le second est l'histoire mondiale d'Abraham Bzovius ou Bzowski, intitulée *Annales Ecclesiastici*, continuation du célèbre ouvrage de Baronius, portant le même titre (Cf. Bzovius, *Ann. Eccl.* t. 13-19, 7 vol. in-folio, Colonia Agrippinæ 1621-30 ; t. XVII). On peut se rendre compte très facilement que la source principale de notre auteur fut le récit de Chalcondyle. Les chroniques de Bzovius sont beaucoup moins anecdotiques, elles gardent le silence sur les aventures de Hunyadi en Serbie, sur sa rencontre avec les brigands et avec les paysans, sur la révolte de ses gardiens, etc. Tout ce pittoresque se trouve, par contre, chez Chalcondyle en même temps qu'une série de noms hongrois (?) très originaux comme : Zeloces, Mega-

luze, Zecules, parents de Hunyadi. L'auteur inconnu des *Larcins* lui emprunta les épisodes comme les noms.

Cependant il n'en resta pas là. Sa pièce, en comparaison avec le récit de l'historien byzantin, nous offre certaines modifications et même des additions : elles doivent être attribuées à son invention et à sa connaissance des exigences de la scène.

Selon Chalcondyle, Danus, le prince des Valaques qui dut son pouvoir justement à l'appui de Hunyadi, eut le cœur ulcéré par la trahison des siens. Notre anonyme, qui semble avoir eu une certaine habileté scénique, relève cet élément et le développe. Danus est au désespoir à cause de la trahison des Valaques : il a peur que Hunyadi ne croie plus à sa fidélité. Il se met à s'accuser lui-même ; Hunyadi a de la peine à apaiser ses remords.

« Contestation merueilleuse et piteusement agreable ! l'un ne cesse de se dire et proclamer criminel, l'autre n'oublie rien pour le deffendre et le déclarer innocent : qui l'emportera des deux ? Le fils, Mathias Corvin, vient au secours du père et s'employe esgaltement à iustifier celuy qui, n'ayant point de plus fort party ni d'autre accusateur que soy mesme, use cependant de tant d'artifice et d'éloquence à se preuuer coupable qu'il est en danger de gagner enfin sa cause au préiudice de son innocence. » (Notons entre parenthèses que l'orthographe n'est pas celle de la seconde moitié du xviii^e siècle, mais visiblement plus ancienne : cependant les circonstances rapportées plus haut nous induisent à croire qu'il s'agit ici d'un simple archaïsme de graphie). Cette scène paradoxale, si conforme aux traditions rhétoriques du théâtre français, a dû être bien mise en relief dans la pièce.

D'autre part, il n'a pas échappé à l'auteur que la conduite de Hunyadi au cours des événements relatés par Chalcondyle était en contradiction avec son héroïsme bien connu et avec la grandeur morale que l'on aime à supposer chez un homme aussi éminent. Il abandonne son armée en proie à l'ennemi, ses amis en proie à l'angoisse, demande l'aumône et s'abaisse jusqu'à se cacher dans une meule de foin pour échapper à ses persécuteurs. Si l'écrivain n'a pas éliminé tous ces épisodes — qui lui ont fourni presque toute l'action de sa pièce — du moins a-t-il tâché de les motiver et de les accorder de son mieux avec le caractère de son héros. Ainsi, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, « il eust bien voulu sauver le reste s'il eust peu, mais il voit que c'est folie et qu'il ne le peut entreprendre qu'en se perdant soy mesme. » Mais surtout, en se retirant, il est convaincu « qu'il les peut rétablir en fort peu de temps, retournant bientost apres avec un puissant secours. » Autre part, il explique par l'inimitié de la fortune, une

action à laquelle Hunyadi ne se décide qu'à contre-cœur. « Ainsi la Fortune pour se donner plus beau jeu, fait qu'il joue luy mesme les plus fidèles compagnons de ses auantures par cette ruse. »

Ainsi le Hunyadi des *Larcins* se présente sous un jour très différent de celui de Chalcondyle. L'historien grec se contente d'enregistrer ce qu'il a lu ou entendu, sans viser à la vraisemblance psychologique ; notre auteur voit en Hunyadi avant tout le grand homme par excellence et s'efforce de réaliser une harmonie entre les actions et le caractère de son héros. Il est assez curieux que, pour lui, les lamentations plaintives ne soient point du tout incompatibles avec l'héroïsme : lui aussi est imprégné de ce sentimentalisme larmoyant qui dominait les salons, les librairies et les scènes de son époque. «... Ne luy restant plus aucune liberté que celle de la voix pour se plaindre, c'est à quoi il ne s'espargne pas ; les rochers en retentissent aux enuirons et ce luy est consolation d'entendre les cauerries les plus loingtaines respondre à tous les tristes accens de ses soupirs et doléances par leurs échos. » Voilà quelques lignes qui caractérisent bien tout un style, celui de la fin du XVIII^e siècle, recherché, guindé, mais sans force ni couleur.

(Budapest-Paris).

Pál RÓNAI